

vous donner ce plaisir et de vous faire revenir par la même occasion sur la détestable opinion que vous avez conçue de moi en matière de vénérie.

—De quelle façon ? interrogea l'Indien avec nonchalance.

—En me faisant l'honneur de venir cet automne chasser avec moi dans les bois de Leveau.

—C'est que, balbutia le prince, je ne sais si je serai encore à Paris...

—Mais si vous y êtes ?

Le nabab hésita quelques instants et parut réfléchir ; mais, brusquement, il releva la tête.

—Soit, dit-il, j'accepte.

—Ainsi, vous me le promettez ?

—Je vous le promets, prononça-t-il résolument.

En ce moment passaient deux dames qui rendirent au comte le salut qu'il leur adressa.

—Quelles sont ces dames ? demanda le prince.

—Une veuve et sa fille.

—Ah ! cette dame est veuve ?

—Oui, prince.

—Depuis longtemps ?

—Quatre ou cinq ans, je crois.

—Et elle n'a qu'une fille ?

—Pas d'autre enfant.

—Elle est bien jolie ! fit le nabab.

—Desirez-vous que je vous les présente ?

—Volontiers, comte.

Le gentilhomme se leva et alla au-devant de ces dames.

Le prince le suivait des yeux ; son regard s'était voilé, son sourire avait disparu. Il y avait de la tristesse sur son visage.

Le comte d'Olligny s'avança vers lui, accompagnant la mère et la fille.

—La baronne de Vorcelles, Mlle Hélène, dit-il en les présentant tour à tour.

Le prince s'inclina gracieusement.

—Vous êtes bien jolie, mon enfant, dit-il.

Et comme Hélène rougissait :

—Eh ! rassurez-vous, reprit-il, ce n'est pas un compliment banal que je vous adresse. Figurez-vous que ce soit votre père qui vous dise ce que votre mère doit vous répéter tous les jours en vous embrassant.

—C'est vrai, prince, répondit la baronne, et quand je pense que j'ai failli la perdre...

—Qui ? cette enfant ?

—Oui, prince, il y a trois jours.

—Comment cela ?

—Dans une promenade en mer. J'étais avec elle ; nous avons failli nous noyer toutes les deux...

—Vous ! dit le comte avec surprise.

—Oui, monsieur, et sans le courage d'un jeune homme...

—Un jeune homme blond ?

—Oui.

—Grand, fort, une barbe fine, clairsemée, de grands yeux noirs...

—Vous le connaissez donc ?

—Je l'ai vu au Havre.

—Enfin ! s'écria la baronne ravie, vous allez nous apprendre son nom !

—Vous ne le savez donc pas ?

—Non.

—Ni moi non plus, fit le comte.

—Alors comment avez-vous pu deviner que c'était de lui qu'il s'agissait ?

—Parce que je lui ai entendu raconter son sauvetage.

—Où ? quand ?

—Au Havre, avant-hier au soir.

—A qui.

—A mon ami de Croissy.

—Et votre ami le connaît-il ?

—Sans doute ; c'est un de ses camarades d'enfance.

—Alors écrivez vite à M. de Croissy pour lui demander le nom de ce jeune homme.

—Mais de Coissy est parti ce matin de Dieppe pour l'Angleterre ! répondit le comte.

—Oh ! c'est trop fort ! s'écria la baronne en frappant du pied.

Hélène regardait sa mère. On voyait aisément qu'elle était contrariée, mais qu'elle n'osait pas le montrer.

La baronne se tourna vers le nabab.

—Je vous demande pardon, prince, d'avoir involontairement amené la conversation sur ce sujet, mais vous devez comprendre mon impatience, mon désappointement.

—Il est tout naturel, madame.

—Comment ! reprit-elle, voilà un homme qui, de l'avant du matelot qui nous guidait, a risqué sa vie pour nous sauver, et cet homme disparaît sans que je puisse savoir qui il est, le remercier tout au moins !...

—Vraiment ?

—Et quand je crois l'avoir retrouvé, apprendre son nom, une circonstance mesquine le dérobe encore à ma reconnaissance !

—Ce n'est pas ma faute, madame, fit observer le comte, si mon ami de Coissy est parti ce matin pour New-Haven.

—Assurément ; mais au moins apprenez-moi tout ce que vous savez.

—C'est bien peu de chose, madame.

—Qu'importe, si cela peut nous mettre sur la voie ? Ne savons-nous pas déjà que ce jeune homme est un ami de M. de Coissy ?

—C'est juste.

—Eh bien ! continuez, nous arriverons peut-être à le déchiffrer, ce sphinx.

—Je m'exécute, baronne, fit le comte en s'inclinant.

—J'étais au Havre avant-hier au soir avec M. de Coissy ; nous allions fumer un cigare sur la jetée, lorsque j'entendis s'écrier :

—Tiens ! c'est toi !

—Et il tendit la main à un grand garçon, beau de visage, bien fait de corps, souple et distingué d'allures, mais habillé d'une façon singulière.

—Une vareuse bleue, n'est-ce pas ? demanda la baronne.

—Oui, madame.

—Et une casquette pareille ?

—En drap, avec de petits boutons dorés, de chaque côté de la mentonnière, forme américaine...

—Comme il ne faisait pas nuit encore, reprit le comte, j'eus tout le temps d'examiner ce jeune homme.

—Quoique élégant de formes et distingué de langage, il n'était certainement pas de notre monde. Il avait plus de laisser-aller, de franchise, de désinvolture dans ses manières. Du premier coup, je jugeai que c'était un artiste.

—De Coissy et lui avaient échangé une cordiale poignée de main.

—Mais je te croyais à Dieppe ? fit de Coissy.

—Tu avais raison, j'y étais hier encore.

—Pourquoi donc es-tu parti si tôt ?

—Ah ! mon cher, c'est toute une histoire ! un vrai roman !

—Voyons ?

—Figure-toi, dit le jeune blond, que j'ai quitté Dieppe la nuit dernière pour me soustraire à la reconnaissance de deux dames qui me faisaient poursuivre dans toute la ville.

—Tu leur avais donc rendu service ?

—En me promenant en rade hier avec mon nouveau clipper, j'ai été assailli par une épouvantable bourasque. Comme je rentrais au port, j'aperçus devant moi une mauvaise barque de pêche toute désarmée, et, dans ce méchant sabot, un homme qui luttait contre la tempête avec ses avirons.

—Je vis bien qu'il était perdu. L'eau entra dans son canot comme chez elle. Je virai de bord et je courus à son aide. Ce ne fut qu'en l'acostant que je vis dans le fond de l'embarcation deux femmes à peu près inanimées, jeunes toutes deux, mais dans un état déplorable.

—Je les installai dans mon hiloire, je les enveloppai dans